

NIOQUES

5





NIOQUE est l'écriture phonétique (comme on pourrait écrire *ivrant*) de GNOQUE, mot forgé par moi à partir de la racine grecque signifiant *connaissance*, et pour ne pas reprendre le GNOSSIENNE de Satie ni le CONNAISSANCE (de l'Est) de Claudel.

Francis Ponge.

Publié avec le concours du Centre National des Lettres

NIOQUES

5

Jude Stefan	<i>Quatrièmes dévotions</i>	7
Micaëla Henich	<i>Mille e tre</i>	11
Jacques Derrida		
Claude Moureau Bondy	<i>Une rafale de vents</i>	25
Esther Tellerman	<i>Train sans paysages</i>	35
Alexandre Delay	<i>Cariatides</i>	45
Yves Charnet	<i>Maman</i>	57
Habib Tangour	<i>Les déserts de l'âme</i>	67

JUDE STEFAN
Quatrièmes dévotions



I

ô Saisons
fracassant mes relations
sur la terre et en enfer dit thomas
bernhard dont la mère pleure du sang
sur l'inique séjour
mes pieds aussi s'enfoncent dans le cimetière
cerné de tous les cons de la terre
avocats, charitons, pondeuses, prophètes
sur nous s'acharnant galériens
nous coupant nos tresses et nous estrapadant
nous enchaînant dans leur bagne
sous les yeux calmes des chevaux et bœufs
loin des rosées perlées d'innocence dé-
livrez-nous des femmes qui nous absolvent
au vendredi de la vie

(à th. bernhard)

II

a maria Kardina

ne plus voir la nuit
ne plus ouïr leurs bruits de gueules et mendaces
à croire qu'on n'est pas mort encore quand
les chats se fardent pour la pluie
armé de mon crabe contre les
pâles violettes des joues
un belleau d'autre nom a revu les aubépines
le même qui : alors êtes-vous satisfaite m'
ayant frustré de votre sublime croupe qui
allais basculer de l'autre côté des mots ?
mais rechante l'alouette
comme ressort le hérisson
pour son malheur
je baise ta tempe tes paupières
corps à cœur
ma chère frêle toute fragile slavonne avant
les années filantes à la fin de mes feux

III

O noms perdus,
butome, c'était le jonc des marécages et
les Neumes quand debout nous chantions
sans foi comme sur la mer on ne voit plus
de polacres — mais des Feudistes encore ar-
pentent les allées philosophiques et l'ohm
encore est dit et l'oliban par aucun
enfant de chœur humé ou les bordeaux
aimés des fins écoliers de rixes
et passives tribades. De fait ont
disparu pour nous consoler les
médiastins changés tels les lubernes
oubliés de nos jours autant que drontes !
Mais qui ne regrette la fougère osmonde ?

(virgultis)

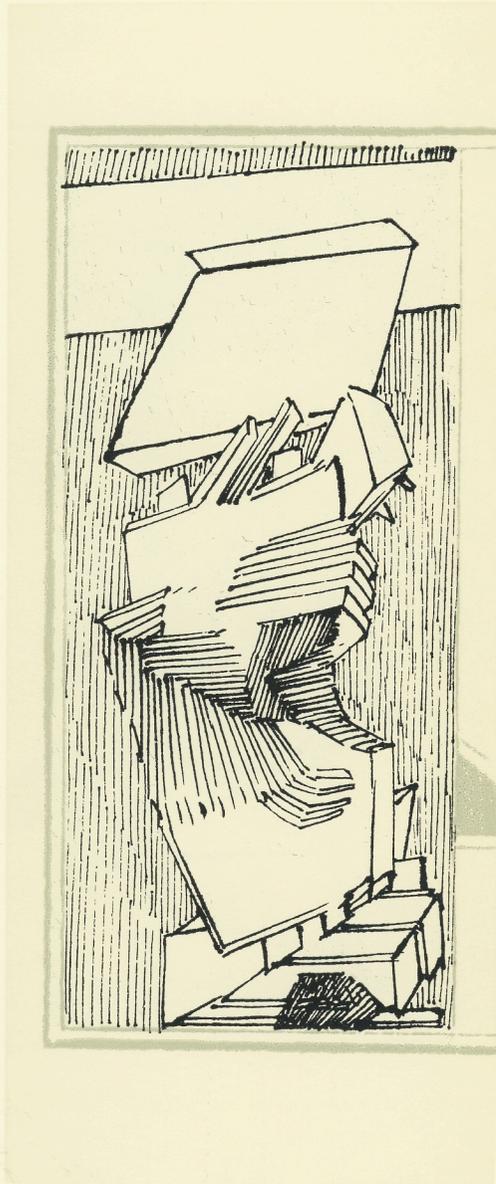
IV Poésie noire

certes la solitude des chardons et des
prêles est tout autre que celle du
faux poète héraclitéen ! — et ces adieux
dans les vastes vides espaces ! — et ceux
séparés par des vitres en larmes — ou l'homme
en hâte urinant sur la berme — les nuées
noires qui vous assombrissent — la pluie
va vous flageller — les villes fantômes
traversées — l'effort de se cloîtrer à
écrire — solitude terrible avec roulement
du tambour !

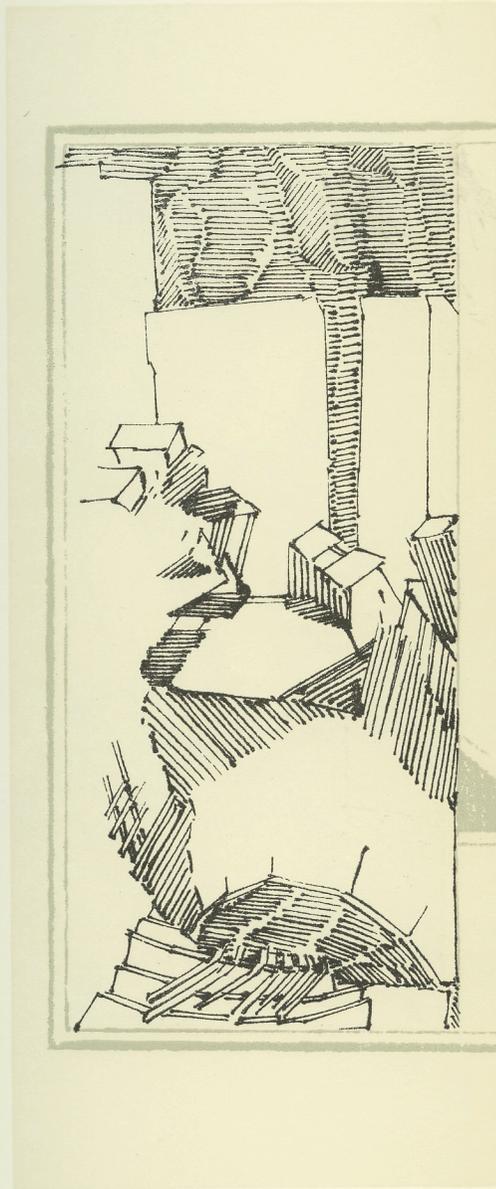
MICAËLA HENICH
Mille e tre
JACQUES DERRIDA



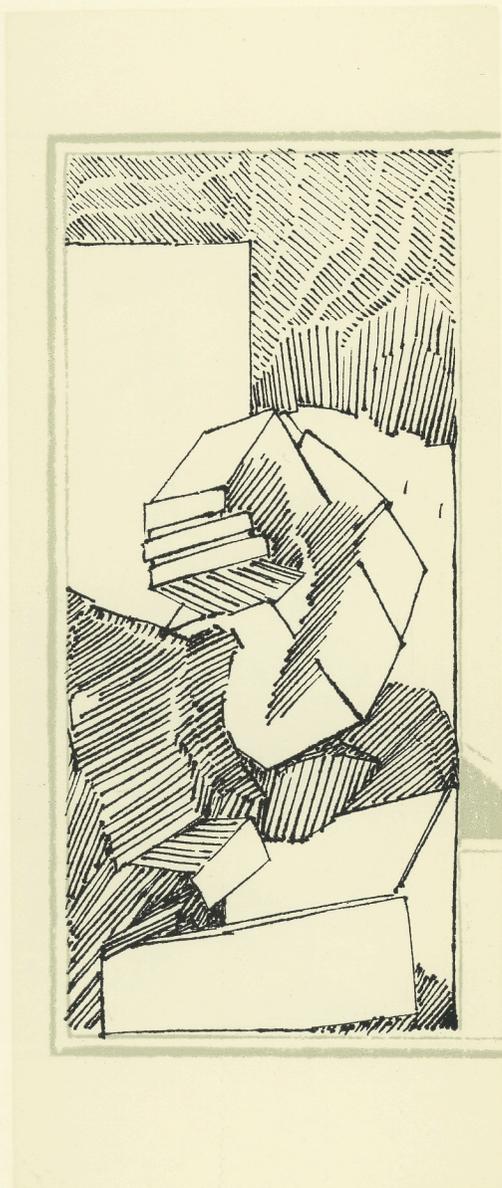
810. Toi qui est : les livres érigés comme des pierres tombales
après le *séisme* des noms propres.



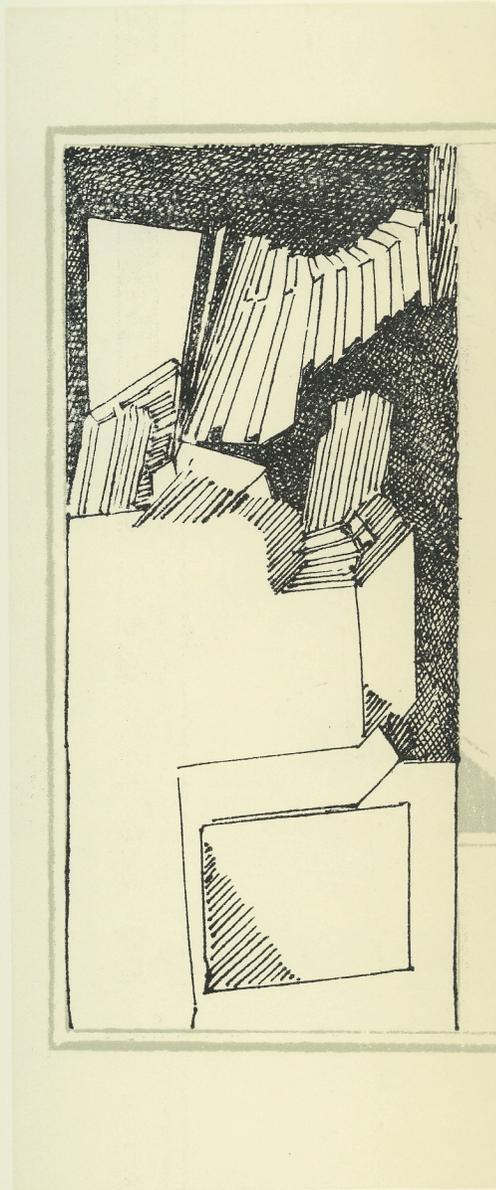
811. En devenant ces traits, à te plier penchée sur les ruines,
tu construis à perte de vue, mais la *terre* tremble sous tes pieds.



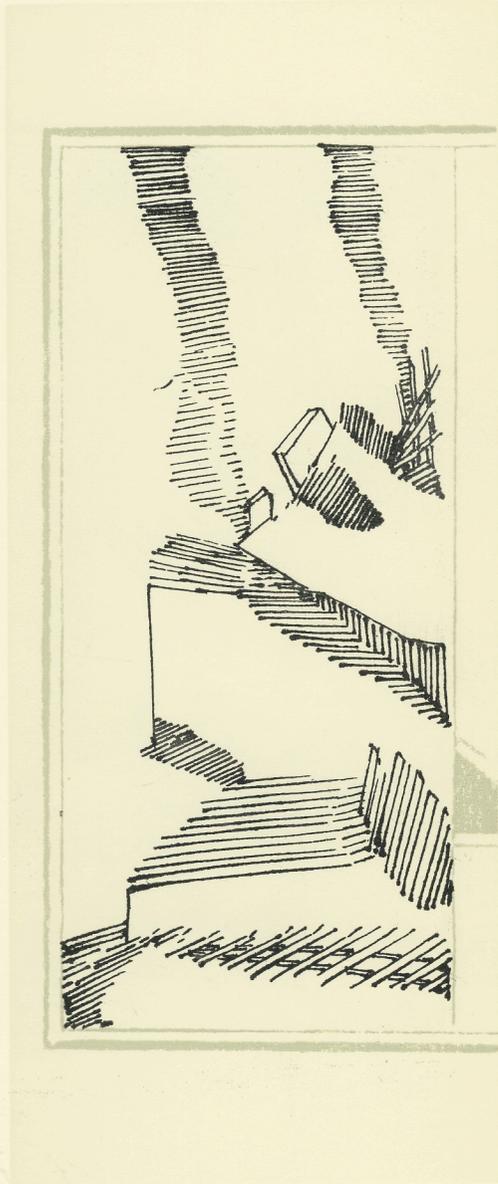
812. J'aime cette paix de la terre, la tienne, pour ce sur quoi elle gagne, toutes les armes et tous les meurtres en bas, jamais *oubliés*, jamais déniés, tenus en respect, toujours à dessein. Il y a encore de la place, le noir est disposé pour laisser venir.



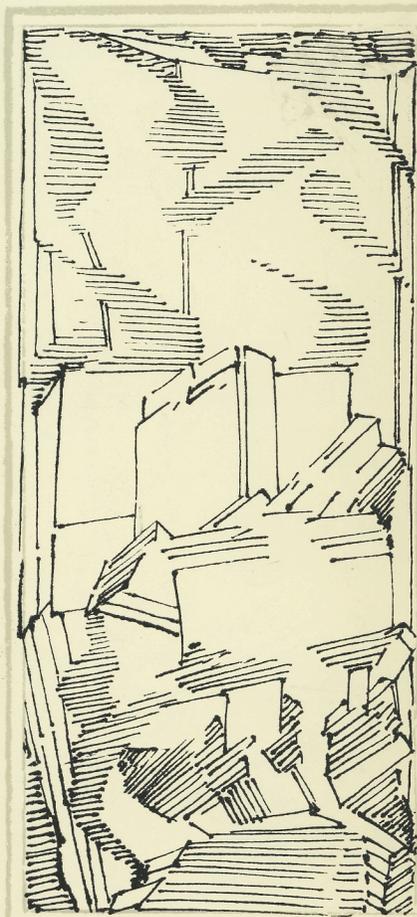
813. Comme si je revendiquais mon droit à propager mon propre tremblement de terre, à me projeter vers la collision de mes rêves oubliés avec ces traits qui n'en peuvent mais ils répondent pourtant, page *blanche* au cœur comme reddition sans capitulation.



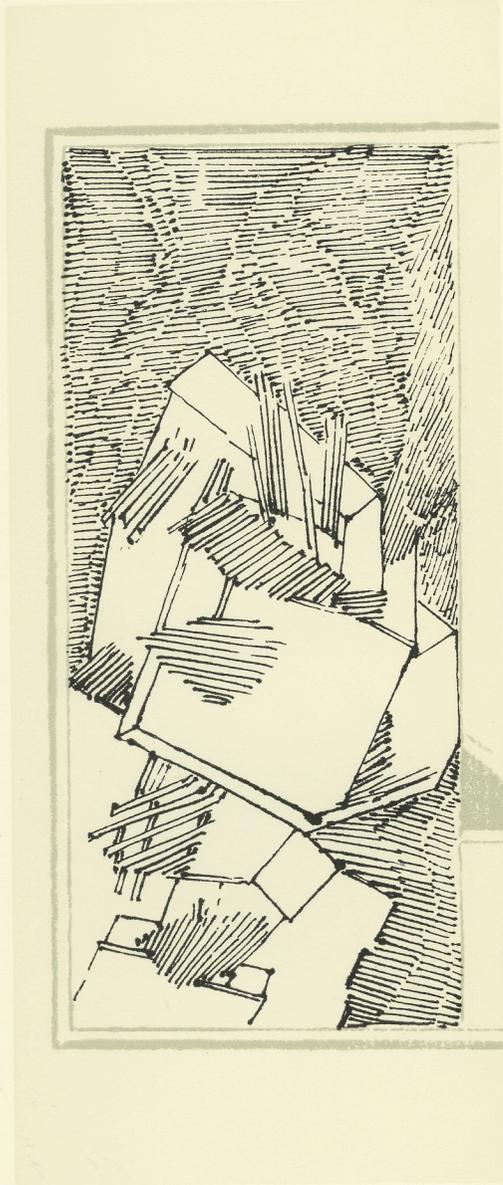
814. Ne pas seulement *lire*, voir, écouter mais disposer d'une surface blanche et de l'écran pour les lointains.



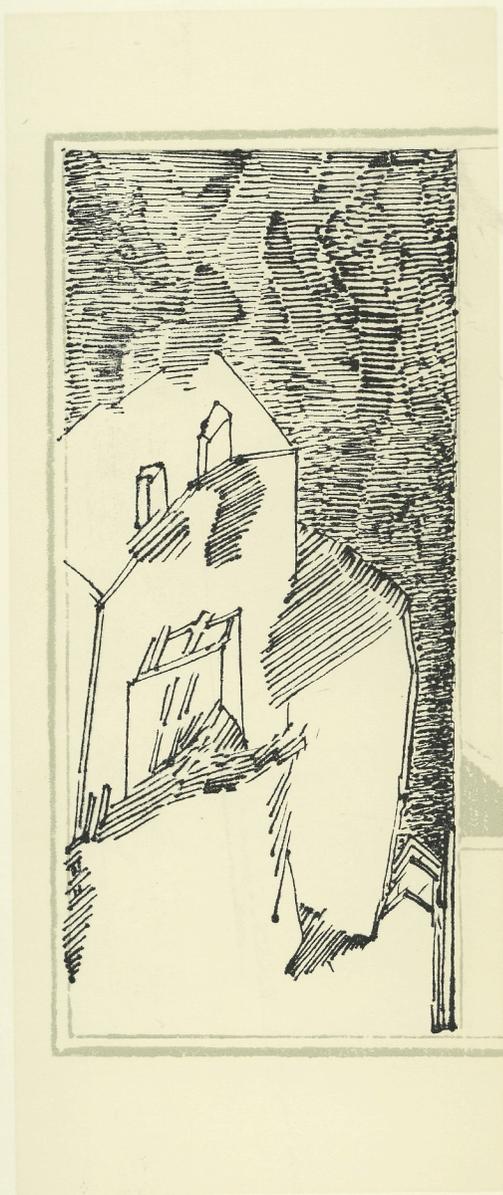
815. Lire un philosophe : en vue du détaillement, les traits enneigés l'emportent vers le précipice de la *pensée*.



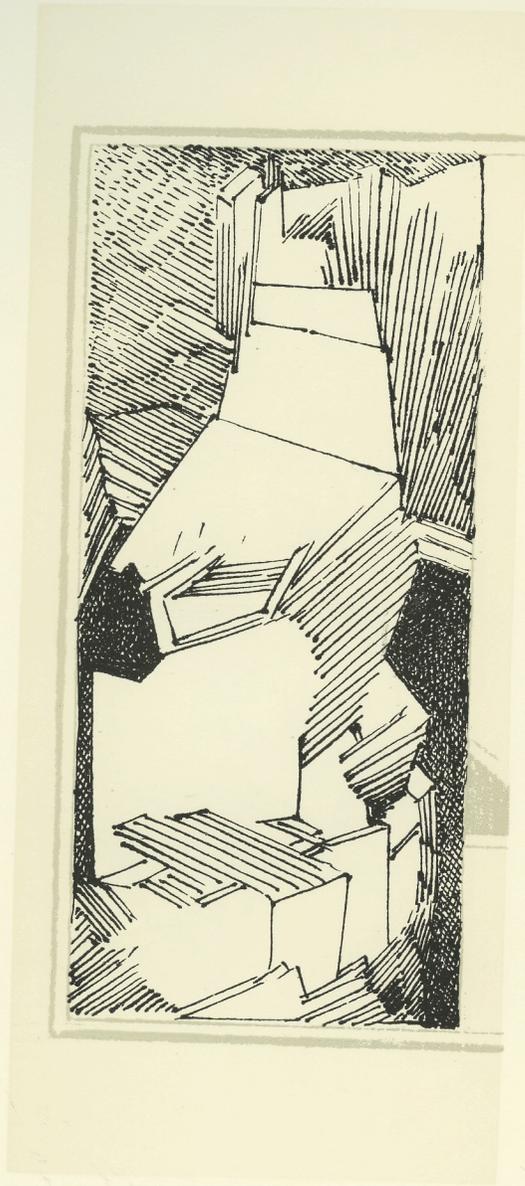
816. Toujours l'amoncellement de traits revient à quelque *désir* de la pensée : non sur les pierres mais comme les bords de pierre des monuments de la mémoire aux noms perdus. Sépultures anonymes, désir de la pensée, scène pour séduire une pensée. Infiniment tacite, l'éternelle ironie devant un donjuanisme féminin qui miserait sur son propre silence.



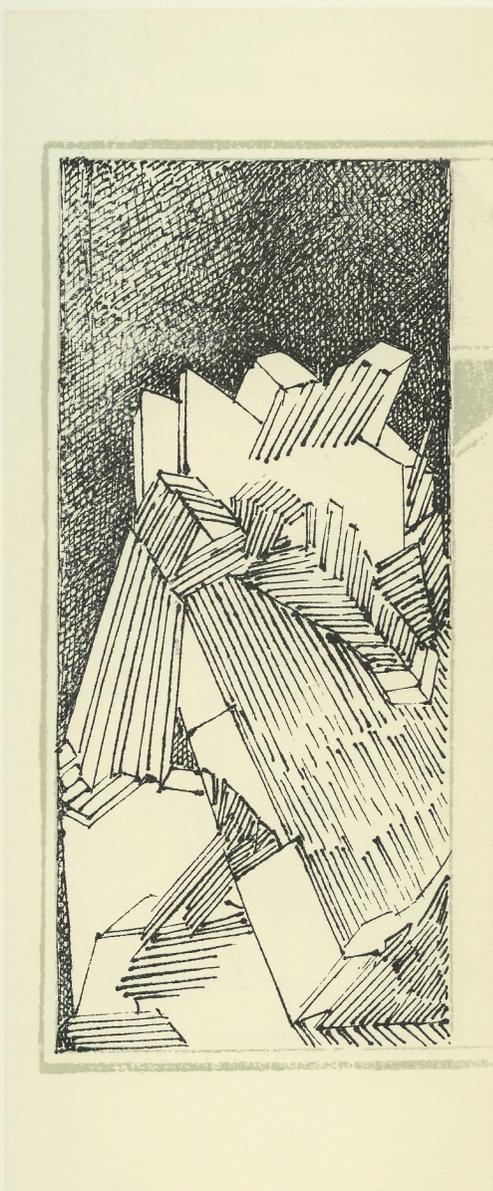
817. Il faut par la maison construire le dedans qui n'existe pas encore, contre le ciel, contre la terre, contre le plein des traits noirs. La maison d'abord doit être vide — et fragile *feu* pour recevoir les hôtes plus anciens, les anciens, pour qu'ils en disposent jusqu'à épuisement du désir.



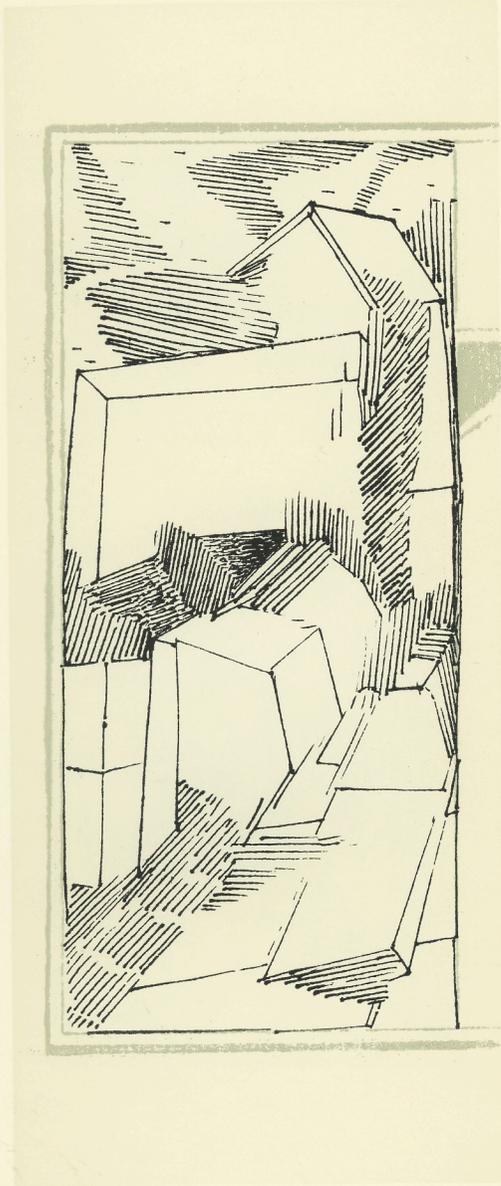
818. *Souccoath*, le foyer, le feu, les siens, la fête des cabanes, la jouissance *incestueuse*, les traits tirés.



819. L'éboulement qui s'amoncelle encore, l'inceste par petites secousses vers le fond d'un ventre.



820. Un centre est introuvable pour cette architecture, puisqu'elle interrompt la circulation (vous voyez bien qu'il n'y a jamais de cercle, des courbes à peine, et des ellipses) comme l'*avenir* même.



821. La barre et l'habitat : penser ensemble, l'ensemble de la maison depuis l'accès barré, c'est-à-dire le très secret à venir, les blocs accumulés pour *interdire* à la fois et ménager l'entrée d'une chicane.

CLAUDE MOUREAU BONDY

Une rafale de vents

I

Journée douce. Mr Amour entra et longuement agita ses mains dans la mer là où le niveau est encore bas, où l'écume vient fouetter, fraîche, les roches creuses. Elle lui parût mince et transparente. Il sentit son corps se rafraîchir, se souvint de la chanson de Roland, chanta les premiers vers en silence *Le roi Marsile était à Saraguce il est allé dans un verger sous l'ombre sur un perron de marbre bleu se couche autour de lui plus de vingt milliers d'hommes.* Un moment il confondit ces vers avec ceux de Guillaume d'Orange, tâtonna, hésita, attendit, tâtonnements hésitation attente, puis du latin lui revint une phrase modèle vires mihi desunt les forces me font défaut qu'il répétait brève litanie alors il entreprit de retrouver intacts et séparément les vers de Guillaume et ceux anonymes de Roland. *Instituer les relations entre les choses ce n'est qu'une simple gymnastique en moi.* L'eau qu'il regardait rêveur lui semblait mince et transparente il parvenait à plonger ses mains dans la mer il ne parvenait pas à retrouver Guillaume ni Roland. Puis il s'entretint avec lui-même et caressa un instant le souhait de voyager.

II

Le matin nous avions pris un chemin qui serpente entre l'ombre des pins M. Amour rêvait heureux de la présence de Gilles nous avancions avec gâité, avant d'arriver à la mer nous marchions d'abord entre les rails d'une voie ferrée exposée à l'air libre puis nous plongions dans un tunnel épais, il parlait rêvait presque à voix haute retrouvait le doux sifflet de la voix enfantine, dont l'ouverture opposée prenait à cause de la distance, l'aspect d'une simple fenêtre, nous étions fous, faisons les enfants fous, c'était le bonheur ! Il eut un geste qui signifia peut-être quelque chose. Il commençait à faire chaud et du fait de son épaisseur, le tunnel nous garantissait une dernière fraîcheur, voir dans le tunnel nous était difficile son regard se perdit j'imaginai les expéditions auxquelles j'aurai pris part. Il rêvait, chuchotait. Nous chantions à tue-tête pour conjurer la peur que ne surgisse un train, puis nous décidâmes de laisser cette voie en empruntant une porte latérale qui se présentait à nous et dont nous poussâmes la grille oxydée. La mer nous apparut légèrement masquée au premier plan par une roche dont la forme ressemblait à celle des grenouilles reinettes. Nous fûmes heureux !

Deux jours plus tôt, il y avait eu un gros orage. Là où j'avais laissé mes affaires de plage, les traces du cataclysme étaient encore sensibles. Il leva les yeux au ciel son âme parut s'être envolée. L'eau par exemple bien que claire montrait un certain trouble et sa température indiquait l'effet d'une récente dépression. En peu de temps nous fûmes affamés, dévorâmes le pique-nique, nous jetâmes dans les vagues et sortîmes pour

sécher. Nous jouâmes aussi. Une impression d'ivresse l'avait gagné. L'un d'entre nous s'était muni d'un échiquier miniature de dames chinoises, le plateau en était composé de fines lamelles de cartonnage minutieusement ajustées et collées, sur le boîtier, une image d'une autre époque représentait dans un style exotique deux joueurs en costume de chinois nonchalamment étendus et qui se faisaient face, séparés par le même échiquier ; lorsque ce fut mon tour, je choisis les pions jaunes. Il s'interrompit, esquissant un sourire.

De cette crique arrondie je pouvais voir au loin les ruines d'une forteresse de couleur ocre dont seule une tourelle était restée intacte et dominait la mer. M. Amour tenait ses paupières closes. Après plusieurs baignades, je décidai de m'y rendre avec ceux de mes compagnons qui voudraient m'y accompagner. Nous y allâmes trois. Ses mains esquissèrent un mouvement. Il nous fallut sauter de pierre en pierre pour atteindre le promontoire d'où s'élevait la ruine. Un pêcheur avait pris un gros poulpe, je fis un détour et m'approchai pour le voir.

III

Plus tard il me montra des vues de Smyrne en asie mineure et d'autres de Baalbeck. *J'étais en vacance chez une sœur de mon père. M. Amour était léger. C'était l'enfance! pins, cyprès, les olives noires, les raisins, la mer!* Les images jaillissaient d'une enveloppe entourée d'un fil bleu. *Ah l'Asie mineure! une corne d'abondance!* Il eut une voix inconnue.

Le lendemain, j'offris à M. Amour un modeste bouquet que j'achetai rue de Seine. *Je les attendais comme un miracle!* Ses paroles eurent pour moi la netteté d'un fil. Ce jour-là également, M. Amour me fit présent de son guide Baedeker italien. Je le gardai précieusement, l'ouvris dans l'avion, juste au-dessus de Naples.

IV

J'allais chez M. Amour en empruntant le jardin des Tuileries puis je remontais la rue de Bourgogne et accédais rue Barbet de Jouy. Du côté opposé aux bureaux de l'Agriculture, se trouvait un parc dont la propriété revenait aux services du Premier Ministre. Les salons en étaient toujours tardivement éclairés.

— Il y avait des cèdres en grande quantité, des espèces merveilleuses.

Ses yeux allaient au ciel, son torse bougeait.

— Odorantes, des nappes ! Mon cousin était au Protocole, un poste idiot ? Il vit à Rome maintenant.

Je rencontrai M. Tabet un après midi à la bibliothèque du Vatican. C'était en été. Il étudiait les Patres Apostoloci.

— L'otium, c'est ma seule règle !

Je déjeunai avec lui sous le péristyle.

— Pourquoi serait-il incroyable qu'un onguent d'agréable odeur jaillisse des reliques des martyrs ?

M. Tabet sembla sourire.

— Souvenez-vous de Tertullien, de Jean Damascène, tous deux ont épousé cette thèse, qui n'est pas sans rapport avec le mystère de la présence réelle. Je posai les yeux sur un bosquet couvert d'oiseaux. — Quant à moi, j'associe volontiers l'idée de mutatio à ce mystère, auquel je trouve de la beauté et de l'attrait.

En m'interrogeant sur la valeur de ces propos, j'admirais le regard clair de M. Tabet. Un peigne, un plat préféré, une coupelle de fruits, quelques ustensiles d'usage privé, nous parurent également pouvoir traduire cette idée de présence réelle dont la nature recouvrait l'objet privé, secret d'un être. Cette pensée provoqua en nous un léger étourdissement pareil à celui d'un bien-être secret.

— D'ailleurs ce fut sans doute en vertu de cette beauté que l'église d'orient a pu légitimer quelque temps la division des corps saints.

Par téléphone, on m'apprit que M. Amour avait quitté Paris, je laissai Rome pour retourner à Naples.

VI

La bibliothèque de M. Amour donnait sur un jardin couvert de gravier blanc : cinq marches aux angles polis, le petit salon bleu, des portes-fenêtres, un fumoir, une ou deux sculptures, des dessins, des livres et des revues en vrac, des objets tassés avec le temps, des albums. *To rede and dryve the night away!* J'eus soudain l'impression que la présence de M. Amour s'estompait. Je m'allongeai sur le sofa, l'ombre des feuillages au-delà des fenêtres, le calme, le silence de la nuit, aucun cri d'oiseau, aucun bruit, à peine quelques silhouettes entre les choses et moi.

VII

Quelquefois je décidai de marcher au sud de la ville, entre les collines et la mer. Ce fut sans doute ainsi que je repris connaissance des lieux où j'avais vécu pendant mon enfance. A l'extrémité d'une route maintenant goudronnée, un café surmonté d'une tonnelle faisait office de dernier point de rencontre. Sur la droite, au-dessus de la route, des rochers surplombant la mer formaient une anse étroite à laquelle le café donnait une limite. A l'angle de ce dernier, derrière une rangée d'embarcations de pêche aux couleurs éteintes, débutait en à pic le sentier que je devais suivre. D'une surface glissante, le calcaire en avait été poli au point que la moindre aspérité avait dû disparaître.

Un peu plus loin en amont, le sentier retrouvait une forme convenable dont le trajet épousait le bord quasiment extérieur de la terre. Au-delà des genêts et des thyms, à peine à quelques centaines de mètres, une succession de petites îles vaporeuses et transparentes semblaient s'être disjointes, mais à quelle époque, de la terre.

Plus au sud, mais orienté vers l'est, le paysage faisait apparaître une plate-forme légèrement arrondie coulée dans du ciment. Sur le côté exposé à la mer et au vent s'élevait un muret de cinquante centimètres dont la crête avait été brisée. Entre la fracture des dalles, réduites par le temps à de simples éclipses, quelqu'un avait oublié une paire de sandales dorées. En détachant mes yeux du sol, j'aperçus au sommet d'une colline éloignée, un ancien sémaphore vers lequel je me dirigeai. Vers le soir je regagnai la ville, alors qu'une brise venait de se lever.

ESTHER TELLERMAN
Train sans paysages

Ciels trop hauts.
Nos rails d'or.
6.
Ils descendent.
Première image.
Martèlent les frontières.
Clôtures
en profondeur de champ.

« Vous avez traversé la nuit allemande.
Enfoncez-vous. »

7.

2.

La peur empêchait nos satins.

Il supprimait le ciel
de la photographie.

— L'illusion venait de la lumière.

Le noir et blanc.
Le noir et blanc.
Sauf le rouge
de la mutilation.

Il imagine le monde comme un train sans paysages.

Certains n'étaient couverts
qu'avec un peu de terre.
Beaucoup ont accusé le temps.

Le blanc envahissait l'image.
Il ne commencerait pas autrement :
« Le blanc envahissait l'image. »

Nuages imparfaits
parc et musique
rèpètent le jour
en l'absence de forme fixe.

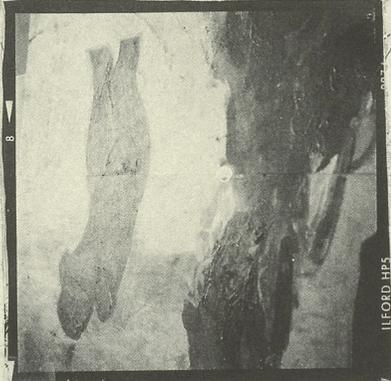
Le Temps emprunte
opère les réductions.
Un personnage frémit
comme à la pointe du nerf
trouve la torsion
le signe exact de la douleur.

« Quand la terre brûlera nous partirons.
Nous ne pourrons prouver
voyage
ni givre
nous tracerons d'autres airs. »

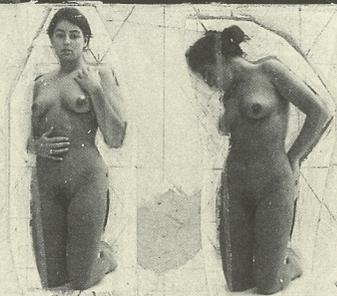
ALEXANDRE DELAY

Cariatides

153



232



caravati II



Carnitide III Barlic 71

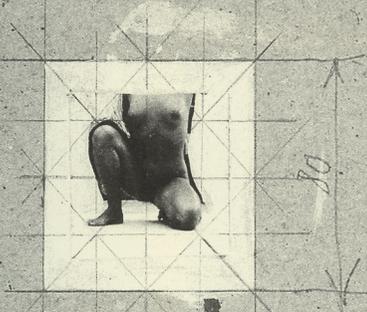
variata de IV



206
207

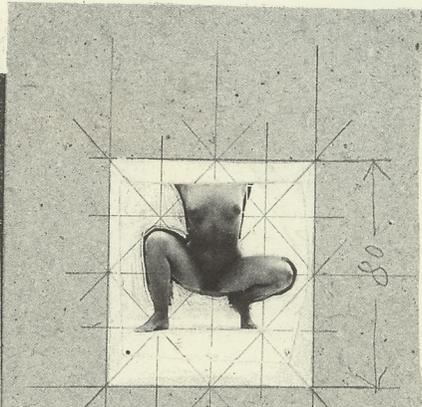
306 cm
310

135
135



← 76.7 →

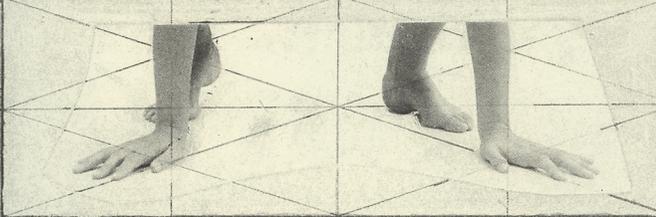
A. M. L. L. L.

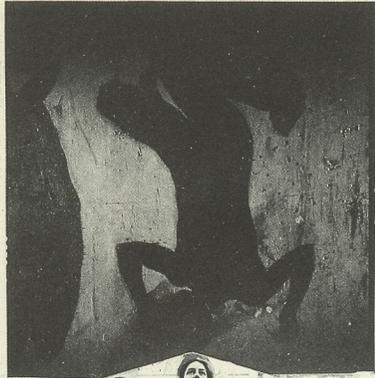


← 76.7 →

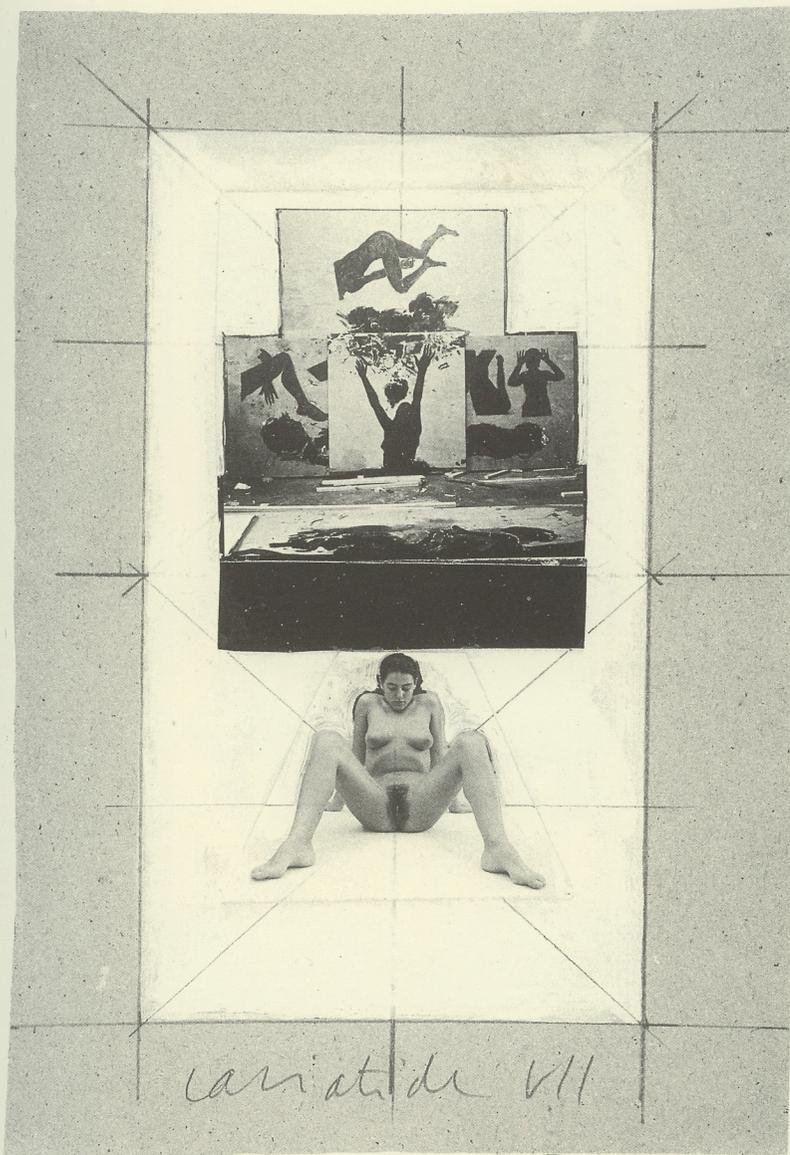
Caricatures IV

← 237 →

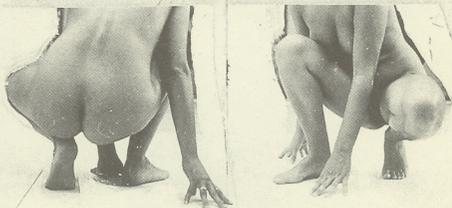




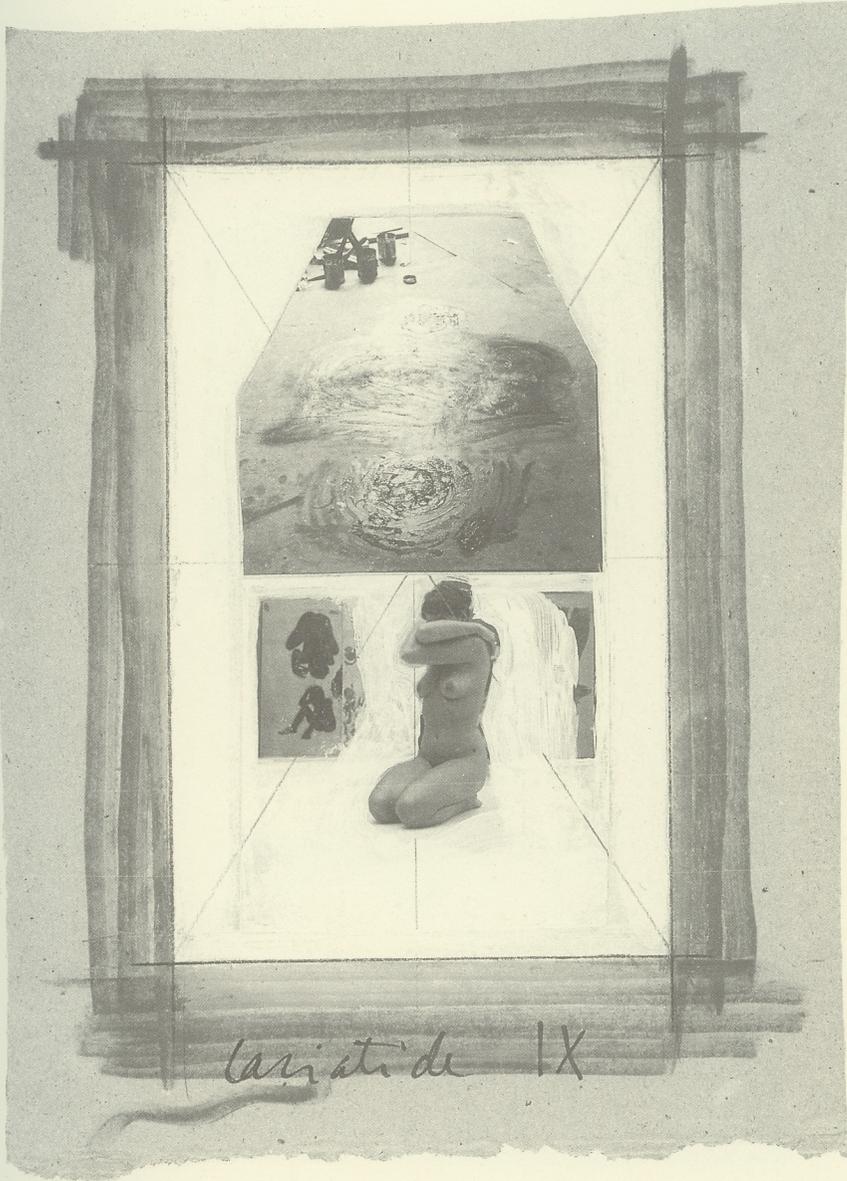
Caricati de VI



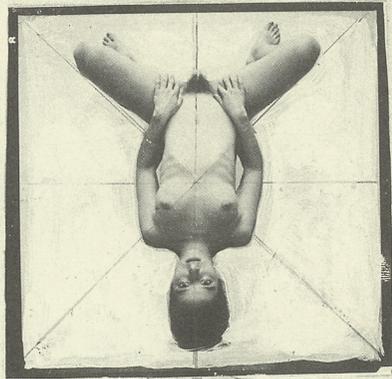
Carriate VII



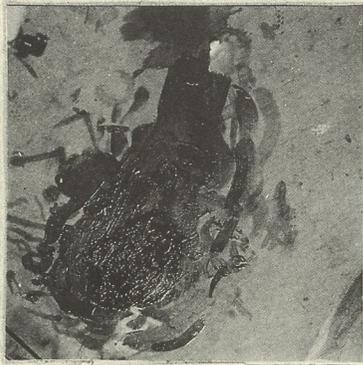
Cariatides VIII



Caristi de IX



Cariatide X



Arati de XI

YVES CHARNET
Maman

Maman et moi formâmes un couple peu aisé, guère fréquenté — auquel la manipulation respectueuse des livres fournissait l'occasion d'une distraction, l'entame d'une parole commune, et la réparation de la perte qui défigurait nos deux vies. Livres, coffrets sévères et mystérieux que Maman ne manquait jamais de transporter avec elle au moment du coucher, comme s'ils eussent été des fétiches destinés — une fois enfouie sous la froide étoffe des draps — à la préserver des malins esprits de la nuit.

Longtemps je me tins quitte du père. L'institutrice du manque fut ma mère. Je vouais adoration sans réserve aux vestales du fils unique. Je me livrais à la primitive religion : *lire* — culte rendu à l'obscur commandeur. Durant 25 ans cette fable de l'apaternité. Maintenant je me rappelle... Paroles en souffrance, mes enfances tuméfiées, maintenant, je vous délivre.

Enfance, caveau funèbre où la famille, les esclaves et les sacrificateurs s'immolent au pied du grand roi mort. Enfance dépecée. Ne pas résister aux crues de parole. Tout ce luxe du dire — en gaspiller l'héritage. Poème, ma Loire au bec noir, fleuve des rouges épousailles !

O branches tremblantes, mes hivers à Nevers ! Miracle du potager : mosaïque du travail minutieux aux couleurs rouges vertes bientôt rembrunies. La pièce d'eau stagnante : fréquenter l'envers noirâtre de la surface ridée en grimaces m'était interdit. Les revenants voilaient leur visage avec le crêpe des tristesses. J'avais rêvé dans le jardinet, regardé l'après-midi jaunir et saisi quelques bribes d'une conversation dont la douceur, confondue à celle de l'air encore tiède, m'écœurerait.

Fins de samedi matin. Maman vite rejointe : une âcre poussière parsemait la classe... tableau verdâtre, un peu écaillé par endroits... Déjà la boulangerie du quartier : Maman un peu

lasse, soucieuse. Une infinie tristesse — odeurs du pain chaud. Je couve des yeux les miettes éparses sur le sol. Balbutier, (*maman-farine*), le rituel de notre inceste blanc.

La compacité hivernale de cette campagne serre le cœur. La vase de Loire moins trouble que notre amour. Nous nous intéressons à de petits champignons, nous ramassons des mousses, nous regagnons bien vite le sentier. Ce pêcheur, absorbé par les remous, est mon père. Un dimanche réglé, Maman, comme papier à musique. *Yves, j'ai froid, rentrons.*

Des plumes crottées. Yves se tient trop debout. Raideur vierge du bras maternel. Peur, boules de gorge. — Nous faisons figure d'indiens, de zoulous. Quittons cette criarde exposition d'oiseaux ! Oh, mes spasmes quand il fallait, Maman, comparaître au tribunal dominical. Deux fugitifs, deux délinquants, deux voleurs. Vous ne saurez jamais. Les oiseaux, à tout va, piaillent dans leur cage.

Noël à Orléans : Jacqueline, la tante aux rondeurs soyeuses, était toujours joyeuse. Un bariolage rigolo maquillait son âge. Gamin, cette fille très en chair, nonchalante en diable, virile par jeu — luxe, splendeur, opulence dont Maman paraissait privée — cette célibataire sans progéniture, génisse mélancolique et capricieuse — des conversations dénonçaient de furtifs amants — cette femme femme, aux lourdes mains tourmentées de bijoux, me troublait... Comment reparler, aujourd'hui, à la camarade pataude, à l'otarie pommadée — veuve un peu veule dont je fus (durant l'enfance) le gibier joufflu, le mowgli repu ?

Voici ton vrai visage ô *ma Man* ! Oui ton visage de figue sèche, visage de mort confite au sourire barbouillé par les lessives, ta tête tabou aux terreurs hérissées — ta face *levuré-farine* ! Je te salue, Thérèse, ma terrible terre, lampe merveilleuse au chevet de mes livres inachevés, ma fille mère, *camaradidole* et *roine as grandes douleurs*, ô ma mer d'or et mon encre de sang !

Maman, donc, m'enferma. L'enfer d'une enfance sans rite. Nul aigle, sacrifié dans sa robe de feu, ne donna mesure du ciel. Je fus l'unique cavalier de ce carnaval des masques paniques. Pourries dans ma poitrine, des insultes sont le fumier qui nourrit mon idiotie d'adulte. Les imprécations du croisé ont laissé le père de glace et la mer de marbre.

Dans un grenier décrépit, garni des garnements condamnés, tricote, sans trêve, une vieille ravaudeuse. Nul chaperon rouge ne gravira les degrés pourris pour visiter cette veuve privée de divertissement. Les férocités familiales ont tapissé d'indifférence cette oubliette. O paupières creusées où fige le sel des promesses chiffonnées ! Je regarde, sans mot dire, l'Aïeule par la serrure : sa manie de manipuler la pelote pour la dévider me fascine. O mon Dieu, qui dira la messe du grand pardon pour l'ancestrale tricoteuse aux doigts engourdis d'oubli. — Déjà des rats rongent la couture de cette femelle ravagée par la rage des familles.

Le H qui barre mon nom bâtard me tranchera l'âme. Pieux et pioches bâtiront l'échafaud consacré au crime maternel. Ma bouche rouée vive. Yves hachés menus. Hachurer la fiche d'identité. Charnier où couva tel héritage de rapace. — Pourriture, mon origine !

L'opéra des récidives reste sans portée. La peau du papier m'exposera au péril des lectures. Tu raconteras aux rats la propreté perdue du nom de famille. La folie écorche le grain de la page. Perte datée. Encre saignée. Comme dans un livre, le père s'est retranché dans l'édifice des délires. Fasciné par les ramifications de la famille *Faméfile*, l'enfant trafique son carnet de naissance.

Père et fils dans la cruauté du sacrifice. Le couteau du regard entre les dents. La blessure de reconnaissance ouvre la naissance sur le vertige. — *Le trou de la tête crie.*

La déliaison maternelle

I

Je pense à vous, ma mère, fillette aux cheveux blanchis, à votre erreur hirsute dans le couloir des nuits, votre geste maladroit pour épouvanter les chauves-souris, votre rage à exterminer la vermine qui infecte vos rêves, votre angoisse de ne pas comprendre l'obscur serrurerie de la cave, d'avoir renversé ce vin absurde que n'absorbe plus le sol, d'entendre sans fin marcher derrière vous sans parvenir à vous retourner.

Je pense à vous, ma mère, à vos veilles de vierge couvant l'enfant qui envisagera le couvent, au mur sans crucifix qui aura révélé cet amour furtif, aux dimanches de vitrail brisé où nous adressions nos prières au silence des éclusiers.

Je pense à vous, ma mère dans cet asile où grimacent les faces d'une fraternité stupide, dans la vertigineuse lenteur de mes gestes maintenant désorientés, dans la ferveur vide de l'horizon où, semence rouge, le soleil ne fécondera plus la flaque des nuages.

II

Je délace la difficile tresse des liens maternels. Ma folie fait défiler les délits du lit commun.

Dans ce domicile des délires, vous refusez de panser votre fils. Ma tête repose sur les épaules de mon voisin de lit.

La boulimie maternelle a tout envahi.

III

Dans une cave de Nevers, le sable cuvera le vin de mon enfance sabrée. O fraîcheur de l'oubli !

La séance du texte

11 heures 20. Une folie. Que je n'ai pas dite. Mais qui me revient, qui me revient. Avec une frénésie de refrain. Une folie, une musique, mon air. Cette folie de naissance. Jamais dite. Par quelle étourderie de tragédie. Quel frisson, comme devant un puits les enfants. Longtemps je n'ai pas douté de la virginité de Maman. Longtemps. Le mot comme un caillou trop sucé. Un drap trop tété. Une bille dans la main sans cesse roulée. Ce trèfle dans la mémoire, dont la rime s'est perdue, la raison froissée. Longtemps, je ne vous savais pas autrement que vierge, Maman ! Première femme à porter mon nom, vous, ma dame Charnet. Le nom de votre roi de cœur. Drôle comme je n'aimais pas nos parties de cartes. Non ce ne fut pas un jeu que cette enfance. Et guère pour rire cette gageure de la mère vierge dont me remonte la marée panique. Et la prose pour noyer cet aveu, diluer le sirop du passé, liquider cette ferveur troublée de ma première foi.

Prose pour en finir avec ce commencement absurde, cet alphabet mal disposé. Entre vous et moi, mon Dieu, la glace de ce maternage. Et le fils comme unique lien à vivre. Oui, la vie ne tenant qu'à ce fil. Enfant fait, non de sperme, mais de sang. Conçu dans la pourpre d'un sien désir. Entre toutes les femmes. Je n'en perçus la douleur que trop tard. La route à tombeaux ouverts. Catastrophe à fond perdu. D'abord je n'eus d'yeux que pour cette merveille, ma mère. Ton pelage de feu

dans la chambre froide du deuil. Ta fourrure de miel. Et je fus l'ourson ce conte à dormir debout. Parade, mon enfance !

Ma mère à rebours. Sur des balcons d'inquiétude m'apparaît maintenant, habillée en fillette, la femme mangée d'années qui m'engendra. Quelle main donner à cette enfant perdue dans l'obscur lacis des ronces ? O notre compagnie sans nom ! Bercée dans une forêt sans abri, la dame doucement retournée en enfance, la mère merveilleusement redevenue fille.

Maman. Mots soudain convulsés. Oui la prose et sa promesse durement médusées dans les parages de cette mer de mémoire. Les mots s'encastrent. Cadenas de traces. Traits qui s'enchevêtrent. Ce lierre de voyelles terriblement tressé contre ces troncs de consonnes. Ces tics de tête. C'est ça. Ma folie hors langue. Dont le lien constitue ton bien. Mon frère fictif. Oui, toi. Tu délivreras la prose de la folie. 11 heures 40.

Lettre amère

Je ne t'écris plus depuis déjà... Le silence date de mes lettres expédiées entre enfance et adolescence, quand mon écriture couchait sur le papier mon amour pour toi. Oui, écrire demeure impossible en raison de ce risque persistant de t'adresser des lettres d'amour. L'amour des lettres ne me serait venu (à moi si peu capable de poésie...) que de cette confusion entre le papier et ta peau. Guérir me fait bien rire. Je ne lâchais pas plus ton bras dans l'enfance bâtarde, que l'enseignant acharné ne lâche son stylo. Je suis demeuré, Maman, l'enfant empourpré montrant son poème dans la cuisine et attendant que tu te prononces sur ces énigmes raturées, sur ces syllabes tordues, sur cette douleur écrite à contremot. Marmot affamé de reconnaissance, continuant à mendier une lumière défunte dans la prunelle d'autrui. L'amour de la lecture réparerait le désastre d'où il m'arrive d'écrire...

Conversion, confession

...oui cela me traverse de toute éternité l'esprit en cette nuit d'insomnie que me convertissant accomplissant à mon insu le retournement à Dieu basculant brutalement dans la nuit d'une foi nomade j'ai Maman accompli ton plus cher désir été fidèle à ce qu'il y avait de plus sacré dans ce que j'appelle tu sais notre enfance tant je demeure persuadé que longtemps à la maison vécut deux enfants dont j'étais de peu l'aîné oui quand nous étions petits comme il m'arrive encore de le dire pensant à ce temps de confiture et de péniche où la Loire hébergeait notre complicité folle comme la rage que j'ai Maman de me lier à Dieu de me sentir relié à Lui de vivre oui la folie d'un tel lien comme j'en suis sûr sans pouvoir ni vouloir (te) le montrer et encore moins (te) le dire autrement que par poste poétique interposée comme j'en suis témoin tu l'auras toujours voulu pour moi toi qui n'auras pas cessé Maman de crier cracher vomir Dieu et sa clique toi qui n'auras pas cessé de me parler de Lui dans une enfance à nous oui te trahir me convertir cela était convenu entre nous Maman car tu vois je signe oui je me laisse confirmer par ma signature toute propre du beau nom de ma mère car tu vois je ne peux rien signer jusques et y compris ma conversion que du beau nom de ma mère la Charnet oui...

Journalyse

Entre ma mère et moi, depuis le comblement du trou creusé par la dépression, l'impossibilité de nous parler. Etrange survie : blessés plus que nous ne pourrions jamais le dire, nous nous côtoyons. Oui, Maman, *nous nous côtoyons*. C'est la formule, tu sais, de notre amour. Depuis qu'au terme incertain de l'enfance, je me suis risqué — c'était un des crépuscules jaunes où finis-

sait notre promenade dans Nevers endimanché — à prendre ton bras pour marcher dans la rue. Ce silence, côte à côte, est la forme même de notre deuil. Dans ta rage de lire — la retraite aura rendu folle ta compulsive dévoration — ne viens-tu pas de m'emprunter un volume contenant *Deuil et mélancolie* ?

A distance — dans la distance qu'il m'aura fallu garder avec les bords de Loire où tu passes toutes tes journées — nous nous côtoyons, Maman, par les livres. Nous restons ces demeurés, renfermés à la maison, appuyés chacun contre un bord de la cloison pour finir notre page. Les livres, je m'en rends compte, aujourd'hui, tapissent notre histoire. Nous cherchons avec beaucoup de précaution et d'énergie le secret qui dort comme un loir dans nos bibliothèques. Tu m'auras initié à ce rite manuel qui scande encore mon existence : construire sur les rayons des petites cathédrales en papier. Et nous ne cessons d'échanger ces fragiles objets où s'use la prunelle de nos yeux. Le facteur sait quelque chose de ce va-et-vient des livres entre Paris et Nevers. Et j'ai dans l'oreille le froissement du « papier-cristal » (comme tu baptises cette pellicule opaque dont je te demande, à chacun de tes séjours ici, de recouvrir mes derniers achats), oui, j'entends ce matin — je me retrouve seul dans l'appartement après ton rapide passage pour fêter mon trentième anniversaire — le bruit des ciseaux déchirant cette épaisseur glacée du « papier-cristal » autour duquel tu t'affaires, à genoux, dans la pièce d'à-côté, tandis que je travaille à mon bureau.

HABIB TENGOUR
Les déserts de l'âme



L'attente est tellement âpre et la tempête meurtrière que la parole se cabre. Pleurer les décombres est une coutume arabe établie mais contestée. Que de modernes se sont succédés pour chanter la ville avant que le fleuve ne rougisse dans le désastre.

Rimbaud est mort il y a cent ans. Pourtant, la France continue le massacre « *aux pays poivrés et détrempés ! — au service des plus monstrueuses exploitations industrielles ou militaires* ».

Le silence est pesant.

Je n'ai rien à dire : lire, c'est l'évidence même !

H. T.

I.

I, pourpres, sang craché, rire
Rimant au milieu des ombres fantastiques
A son réveil — minuit — la fenêtre était blanche
Qu'est-ce pour nous, mon cœur, que les nappes de sang

II.

Ils surgissent
cRapauds étranges
lA pas d'espérance
Qu'ivresse et folie

III.

Il m'est bien évident que j'ai toujours été race inférieure
Reprenons les chemins d'ici
Ah! les poumons brûlent
Que de malices dans l'attention

IV.

Il faut être absolument moderne
J'ai Reçu au cœur le coup de la grâce
Ah! je souffre, je crie
Qu'étais-je au siècle dernier

V

Il n'est plus possible de se soumettre à cette atmosphère
Rien de riche. — La ville !
A une distance énorme au-dessus de mon salon souterrain
la boue est rouge ou noire
tout ici ressemble à ceci, — la Mort sans pleurs,
un Amour désespéré,
fantômes du futur luxe nocturne
Quelle peinture ! Un Nabuchodonosor norvégien a fait
construire les escaliers des ministères

VI.

Ici vous ne signaleriez les traces d'aucun monument
un joli crime piaulant dans la boue de la rue
Au-dessus du niveau des plus hautes crêtes...
les Bacchantes des banlieues sanglotent et la lune
brûle et hurle
Quelques nababs aussi rares que les promeneurs d'un matin
de dimanche à Londres

VII.

Il y a des princesses, et si tu n'es pas trop accablé
un Rayon blanc, tombant du haut du ciel, anéantit cette comédie
Aussi comme, de ma fenêtre, je vois des spectres... Je suis
descendu dans le mouvement d'un boulevard de Bagdad où
des compagnies ont chanté la joie du travail nouveau,
sous une brise épaisse
Quand le monde sera réduit en un seul bois noir pour nos
quatre yeux étonnés
je vous étoufferai

Constantine, le 26 février 1991.

SCOLIES

Après avoir fait mille et trois dessins à l'encre de Chine, Micaëla Henich en a confié deux cents, en leur demandant de les « illustrer », à chacun des cinq auteurs suivants : Jacques Derrida, Dominique Fourcade, Michael Palmer, Tom Raworth et Jacques Roubaud. Les trois derniers dessins, qui portent les numéros mille un, mille deux et mille trois, demeurent sans légende.

Un ensemble de ces dessins accompagnés de textes de Dominique Fourcade, Jacques Derrida et Jacques Roubaud a été publié dans le numéro 24-25 de la revue « Le genre Humain » (Editions du Seuil). Douze autres dessins accompagnés du texte de Jacques Derrida vont paraître dans un prochain numéro de la revue Noise (Editions Maeght).

NIOQUES

Directeur littéraire : Jean-Marie Gleize

Comité de rédaction : Bernard Carlier, Jacques Clerc
Jean-Marie Gleize

Le numéro : 95F. Abonnement un an : (2 No) 175F. Étranger : 220F.

LA SÉTÉRÉE Jacques Clerc éditeur 4, rue de Cromer 26400 Crest

Ce numéro est publié avec le concours du Conseil Général de la Drôme.

LA SÉTÉRÉE
Éditions de livres d'artistes

- Dominique Fourcade, SIX COPEAUX MÉMORISABLES. Lithos Pierre Buraglio. 1984. 21 × 14 cm. E O. 50 ex. épuisé
- Sandor Woeres, POÈMES UNIVERS. Typo & séri. Jacques Clerc. 1984. 26 × 46 cm. E O. 50 ex. 350 F
- Alain Rais, D'UN MENSONGE GÉOGRAPHIQUE. E-F Bernard Carlier. 1985. 19 × 14 cm. E O. 32 ex. 600 F
- Bernard Vargaftig, TRACE CHUTE. Bois Jacques Clerc. 1985. 25 × 35 cm. E O. 20 ex. 700 F
- Marcelin Pleynet, LA GRANDE ÉLÉGIE DOIT TOUT DIRE. Séri. Pierre Buraglio. 1986. 33 × 16 cm. E O. 125 ex. 250 F
- Eugène Guillevic. L'HIVER. Lithos Bernard Carlier. 1986. 31 × 24 cm. E O. 50 ex. 650 F
- Mathieu Bénézet. LA BOUCHE BRULE. E-F Jacques Clerc. 1986. 25 × 19 cm. E O. 50 ex. 250 F
- Claude Royet-Journoud, MILIEU DE DISPERSION. Réalisation Lars Fredrikson. 1986. 29 × 19 cm. 25 ex. 450 F
- Christian Sorg, LA TRAVERSÉE DU JOUR. Séri. de l'auteur. 1986. 24 × 32 cm. E O. 50 ex. 450 F
- Mathieu Bénézet, INACHEVES. E-F Jacques Clerc. 1987. 25 × 19 cm. E. O. 25 ex. 400 F
- Charles Juliet, TES YEUX BLESSÉS. Ptes sèches Michel Steiner. 1987. 25 × 27 cm. 25 ex. épuisé
- Jean-Marie Gleize, COULEUR BORD DU FLEUVE, Séri. Patrick Sainton. 1988. 37 × 27 cm. E O. 25 ex. 700 F
- Pierre Gaillard, L'AUTOMNE ÉCORCHÉ VIF. E-F Michèle Van de Roer. 1988. 20 × 10 cm. E O. 20 ex. 300 F
- Claude Ollier, MESURES DE NUIT. Bois Claude Garanjoud. 1988. 22,5 × 19 cm. E O. 41 ex. 550 F
- Yves Bonnefoy, LE VOIR PLUS SIMPLE. Lithos Dominique Guthertz. 1988. 35 × 25 cm. E O. 100 ex. ss. étui 950 F
- Sénèque, A QUOI BON D'INNOMBRABLES LIVRES. III. Jacques Clerc. 1989. 38 × 28 cm. 99 ex. 200 F
- Bernard Vargaftig, UN GOUFFRE. Litho Michel Steiner. 1989. 21 × 13 cm. E O. 200 ex. 85 F
- Jean Tortel, EN VERT ET NOIR. Lithos. Michel Duport, 1989. 19 × 14 cm. E O. 45 ex. 650 F
- Sandor Woeres, TROIS POÈMES. Bois Bernard Carlier. 1989. 24 × 23 cm. E O. 50 ex. 230 F
- Alain Rais. LA TROISIÈME PILE DU PONT. Pointes sèches Georges Ferrato. 1991. 27 × 21 cm. E O. 31 ex. 1 100 F
- Mathieu Bénézet. CHANÇON AMOROSE. Gravures en relief de Jacques Clerc. 1991. 18 × 14 cm. E O. 27 ex. 850 F
- Yves Bonnefoy, COMME ALLER LOIN, DANS LES PIERRES. Lithos. Henri Cartier-Bresson. 1992. 40 × 32,5 cm. E O. 125 ex. 1 900 F
- Christian-Gabrielle Guez Ricord. LES HEURES A LA NUIT. Estampes Yves Reynier. 1992. 20 × 21 cm. E O. 60 ex. 1 700 F
- 600 ex. sur vergé à frontispice Yves Reynier 120 F
- Mathieu Bénézet Bernard Noël Bernard Vargaftig. TROIS ÉTATS DU TOI. Lithos Olivier Debré. 1992. 28 × 22 cm. E O. 155 ex.

COLLECTION L'EMPAN (21 × 13 cm.)

Michel Butor, REQUÊTE AUX PEINTRES SCULPTEURS & C^{ie}.
1986. 300 ex.

40 F

Hubert Lucot, BRAM ET LE NÉANT. 1987. 250 ex.

55 F

Bernard Chambaz, LE PRINCIPE RENAISSANCE. 1987. 600 ex.

65 F

Bernard Chambaz, LA DIALECTIQUE VÉRONÈSE. 1989. 600 ex.

80 F

Henri Maldiney, L'ESPACE DU LIVRE. II. Noir & Blanc. 1990.
27 × 21 cm. E O. 350 ex.

120 F

Le numéro 5 de NIOQUES
a été tiré sur les presses de La Sétéree à Crest.
Achévé d'imprimer le 30 septembre 1992

Dépôt légal : 4^e trimestre 1992
ISSN 1148-4896

